

Homme, femme en boxe française : même plaisir, même pratique

Christine Mennesson, sociologue des sports à l'Université Paul Sabatier de Toulouse, a travaillé sur les modes de socialisation des femmes dans des sports dits masculins (football, boxe et haltérophilie). Pourtant, avec 30,2% de licenciées à la FFBSF, les femmes n'y sont plus si marginales qu'avant. Elle nous aide à comprendre les conditions de développement et les enjeux de la boxe française pour les filles.

La boxe française est une activité sportive de plus en plus investie par des femmes, pouvez-vous décrire les étapes de ce développement et en expliquer les raisons ?

Le taux de féminisation est effectivement important, comparativement à d'autres sports de combat, et en forte progression sur les trente dernières années (10% en 1987). La pratique des femmes s'institutionnalise dans les années 80, avec notamment un championnat de France de boxe française créé en 1982. Seule la modalité de l'assaut où la technique est valorisée, la puissance maîtrisée et le KO interdit, est alors ouverte aux femmes. Les argumentaires défendant une pratique plutôt « esthétisante », basée sur des qualités de souplesse et le désir de montrer un « beau geste » sont au cœur du développement de la pratique pour les femmes. La Fédération édite à ce moment des plaquettes avec des femmes très esthétisées. Progressivement des combats se développent, d'abord de manière informelle jusqu'à ce que la commission féminine de la Fédération se mobilise pour obtenir l'organisation officielle de la boxe de combat pour les femmes. Le premier championnat de France « combat » pour les femmes, est organisé en 1988. Enfin, dans les années 90, la commission féminine s'engage pour la reconnaissance du statut de sportives de haut-niveau (jusqu'alors réservé aux athlètes en combat) ce qui, une fois acquis, autorise l'organisation de compétitions internationales en boxe assaut pour les



femmes. La commission féminine de la fédération joue donc un rôle non négligeable pour la reconnaissance des différents registres de pratique vers les femmes ce qui, à terme, contribue aussi à faire évoluer les formes de pratique des hommes, aujourd'hui, mieux reconnus en assaut. Mais notons aussi que cette politique en faveur de la boxe française pour les femmes a lieu au moment où la Fédération enregistre une stagnation de ses effectifs et où se développent, à l'extérieur, d'autres formes de pratique plus dures comme le kick boxing, la boxe thaï, le full contact, etc. La boxe française avait du mal à capter des licenciés et le choix d'une politique de féminisation était clairement une stratégie pour continuer à exister dans l'espace de pratiques. Cela a fonctionné puisque la progression des effectifs est essentiellement le fait des licenciées..

Cette politique de "féminisation" est-elle transgressive ou conformiste au regard des normes de genre ?

Je vais répondre à deux niveaux.

D'une part, on voit bien qu'une bonne partie des discours en faveur de la féminisation ne sont pas l'occasion de questionner les normes de sexe. Cette politique s'appuie sur le développement d'une pratique qui se veut « adaptée » aux femmes ou du moins à la représentation que la fédération se fait des femmes, avec une orientation vers l'assaut et hors compétition. La question des conséquences esthétiques des combats est à ce titre fréquemment évoquée ce qui vient renforcer les caractéristiques d'une pratique euphémisée et esthétisée relativement conformiste. Mais néanmoins, par rapport à d'autres fédérations, la FFBSF a été une des rares à mener une politique de féminisation aussi volontariste. De ce point de vue, la Fédération avait une position assez novatrice dans cette conjoncture. N'oublions pas, non plus, que l'on parle d'un sport de combat ce qui, pour les femmes, est tout de même une façon de questionner les normes et que finalement, la fédération a fait évoluer les pratiques. De plus, dans la vie quotidienne des clubs, les femmes pratiquent en mixité et selon des consignes d'entraînement et des degrés d'exigence similaires aux hommes. Série de pompes, d'abdo ou nombre de répétitions des exercices sont identiques. En boxe française, les femmes sont minoritaires du point de vue de genre mais elles sont finalement bien acceptées si elles font la preuve de leurs motivations agonistiques, contrairement au milieu du football où, il y a dix ans, j'ai senti pas mal de mépris à l'égard des filles.

Que pouvez-vous dire des "motivations" des boxeuses de haut-niveau avec lesquelles vous avez travaillé : Pourquoi rentrent-elles dans l'activité ? Qu'est-ce qui les fait tenir ?

Il y a plusieurs modes d'entrée.

Premièrement, on remarque des entrées précoces, souvent à l'adolescence, pour des filles ayant une démarche extrêmement volontariste (malgré les oppositions de leur entourage). Ces jeunes ont une socialisation sportive importante notamment dans d'autres sports de combat et souvent, mais pas systématiquement, une socialisation inversée du point de vue du genre. D'une certaine manière, elles ont déjà acquis des dispositions agonistiques quand elles arrivent à la boxe et s'orientent assez vite vers le combat. Parmi ces entrées précoces, on trouve aussi des filles avec une trajectoire similaire mais un mode de socialisation à la boxe par la famille (père, frère, cousin). Deuxièmement, on remarque des entrées plus tardives, souvent des filles de 18-20 ans, sportives, pas forcément dans une socialisation inversée et qui découvrent la boxe, par leurs pairs ou par les études, notamment en STAPS. Quelques-unes iront jusqu'au combat mais moins fréquemment. Ensuite, contrairement aux représentations collectives, elles viennent rarement à la boxe avec un désir formulé d'émancipation ou le souhait de s'opposer ou de faire comme les hommes. L'apprentissage de la défense, par exemple, n'apparaît pas directement dans leurs discours (mais parfois dans celui de quelques parents). Parmi les sportives de haut-niveau, certaines sont élevées au contact de la « culture de la rue » qui viennent, en fait, exprimer leurs dispositions agonistiques. Ces dernières parviennent à avouer leur goût de la « castagne », mais les conditions de cette révélation, toujours sous le coup du secret, montrent bien comment l'usage de la violence par les filles reste une question taboue. Concernant ce qui les fait tenir, on observe une construction sociale de la vocation, c'est-à-dire qu'elles investissent un domaine où



« Les boxeuses développent un sentiment de sécurité dans l'espace public lié aux capacités physiques qu'elles ont acquises. »

elles réussissent socialement. Il y a donc des bénéfices symboliques qui les font tenir, auxquels s'ajoutent des bénéfices affectifs du fait de la sociabilité intense qui se développe entre pairs (entraîneur, boxeuses). Le milieu de la boxe est comme une deuxième famille. Pour les bénéfices économiques ... il faut encore attendre.

Ne peut-on pas ajouter d'autres bénéfices liés aux transformations motrices et sociales vécues par les boxeuses ? Que gagnent les filles à pratiquer la boxe française ?

Oui bien sûr, s'engager dans la boxe française pour une femme, cela transforme forcément le rapport au corps et questionne forcément les normes de genre, même si, certaines peuvent être dans la reproduction dans les manières de gérer leur vie privée. En terme d'expérience corporelle, avec la boxe, les filles apprennent le contact avec l'adversaire, elles découvrent, expriment et apprennent à maîtriser une puissance physique, voir une certaine violence, codifiée mais présente, ce qui est antinomique avec la manière dont on socialise les filles (restriction de l'espace, empathie, distance). Elles développent une musculature longiligne, équilibrée (bras-jambe) mais aussi de la force, de la puissance et une capacité à résister car les entraînements de boxe sont souvent difficiles. Ces transformations ont des effets directs sur la manière

dont elles appréhendent leur place dans l'espace public. C'est extrêmement saillant dans les discours et j'ai pu moi-même l'éprouver par corps. Les boxeuses développent un sentiment de sécurité dans l'espace public lié aux capacités physiques qu'elles ont acquises. D'une certaine manière, cela change aussi le rapport aux hommes, bien que mon expérience auprès des boxeuses de haut niveau, m'amène à des nuances en fonction du profil des boxeuses « hard » ou « soft ». Identifier ces transformations peut aider les enseignant-e-s d'EPS à cerner les enjeux d'une programmation de la boxe française pour les filles à l'école. Il me paraît important, par un travail en binôme mixte, d'imposer l'interaction fille-garçon dans une situation d'opposition, de contact et l'avantage de la boxe française est que cela n'induit pas une situation de corps à corps rapprochée, comme en lutte par exemple, parfois difficile à gérer pour des adolescents. Les filles comme les garçons apprendront à exprimer, maîtriser et codifier l'expression de la violence physique. Force est aussi de constater l'engouement de nombreuses filles qui, après avoir expérimenté un cycle de boxe éducative, font évoluer les représentations collectives associant l'activité au masculin et à l'expression d'une violence relativement brute, et se prêtent parfaitement à ces jeux agonistiques. ♦ Christine Menesson